
LES
BEN - DJELLAB
SULTANS DE TOUGOURT

NOTES HISTORIQUES

SUR
LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137, 140, 141, 142, 146, 147, 151, 152, 153, 154, 155, 160, 161, 162 et 164.)

Revenons maintenant vers le Sud.

Pendant que Ferhat était à Constantine, il avait reçu quatre cavaliers des Oulad-Amor, du Hodna, campés alors au pied du Nif en-Necer, qui lui représentaient que, si les Français voulaient razzier le Bey à Oum-el-Asnab, rien n'était plus facile. Le Bey, instruit de ces démarches par les Zemoul, envoya razzier les Oulad-Amor. C'est après cette razzia que le Bey et Ben Ganâ prirent la route de Biskra. Ils avaient déjà envoyé leurs bagages à El-Kantara et, de là, dans l'Aurès, au village de Menâa. En arrivant à El-Outtaïa, ils apprirent que Ferhat avait quitté Constantine et, faisant force de marche par les Oulad-Abd-en-Nour, le Bellezma, le Hodna et le défilé de Sadouri, avait fait son apparition dans le Zab, ramené à lui presque tous les Cheraga, et enlevé Biskra. Après une fusillade insignifiante,

abandonné par les gens de la ville, Ben Berbech, le khalifa de Scambagi, avait été obligé de se réfugier dans sa maison et y avait fait une énergique résistance; mais, à bout de munitions, il avait dû capituler et livrer son fils en otage.

Ferhat avait juré de ne plus correspondre, à l'avenir, qu'avec le maréchal Valée; aussi est-ce à lui directement qu'il annonça officiellement la victoire qu'il venait de remporter sur les partisans d'Ahmed Bey. Comme il tenait cependant à confondre ses ennemis de Constantine, et aussi par un sentiment d'orgueil bien naturel après les froissements qu'il avait éprouvés, il écrivit ensuite au kaïd Hamouda ben Cheikh, le prévenant qu'il allait lui envoyer les otages pris par lui à Biskra.

La correspondance du maréchal Valée avec le Ministre va maintenant nous éclairer exactement sur la situation à ce moment :

« Alger, le 4 janvier 1838.

» Abd-el-Kader cherche à étendre son influence sur les tribus
» de la province de Constantine. Il s'est avancé, après avoir
» quitté Hamza, jusqu'aux Bibans et, de ce point, il s'est mis en
» communication avec Ferhat ben Saïd qui vient de s'emparer
» de Biskra. Le but de ces négociations entre ces deux chefs
» est-il de poursuivre Ahmed Bey et de s'emparer de ses riches-
» ses, ou plutôt Abd-el-Kader ne cherche-t-il pas, par l'ascen-
» dant que lui donne son caractère religieux, à attacher à sa
» personne le cheikh du désert, notre ancien allié ?.....

» Le kaïd de Constantine ne me paraît pas avoir les qualités
» nécessaires pour gouverner des tribus. Si Mohammed (Hamou-
» da) n'est pas un homme de guerre. Ferhat ben Saïd me paraît
» le seul homme capable de remplacer Ahmed Bey. Chef d'une
» tribu nombreuse, il a déjà une puissance réelle et reconnue
» dès longtemps. La conquête de Biskra, en ajoutant à l'éclat qui
» l'entoure, lui a donné un centre d'action et une ville qui peut
» devenir la capitale d'un nouveau beylik. En flattant la vanité
» de Ferhat, je ne doute pas que nous parvenions à l'attacher

» définitivement à la cause de la France et à l'opposer, par la
 » suite, avec succès, à l'Émir. Le Roi pourrait, en réponse à la
 » lettre qu'il en a reçue, lui donner le titre de bey ou de pacha
 » et le charger d'administrer, au nom de la France, toute la
 » partie méridionale de la province de Constantine. »

La réponse du Ministre fut celle-ci :

« Paris, 17 janvier 1838.

» Nous ne devons pas souffrir l'intervention d'Abd-el-Kader
 » dans la province de Constantine. Nous vous autorisons à trai-
 » ter avec Ferhat ben Saïd et à lui donner l'administration du
 » territoire situé au sud de Constantine, sous la réserve de la
 » souveraineté de la France et du tribut. »

Dans une dépêche du 27 janvier, le maréchal Valée ajoutait à
 ses précédentes communications au Ministre :

« Les menées d'Abd-el-Kader pour prendre de l'influence dans
 » la province de Constantine ne me paraissent pas avoir eu un
 » grand succès auprès de Ferhat. Ce chef a toujours aimé l'indé-
 » pendance. Il s'est constamment maintenu dans cette position,
 » du temps d'Ahmed. Tous ceux qui connaissent son caractère
 » sont convaincus qu'il repoussera les propositions de l'Émir.

» Mais il existe *une fâcheuse mésintelligence entre le kaïd de*
 » *Constantine et Ferhat. — Ferhat inspire de la jalousie au kaïd,*
 » *et celui-ci lui a fait la défense de venir à Constantine.* »

J'appelle l'attention sur ce dernier paragraphe souligné. Si le
 maréchal eût été initié, à ce moment, aux basses intrigues de
 Constantine, son caractère essentiellement patriotique se fût
 révolté. Constatant que le kaïd était sournoisement en opposition
 permanente avec ses idées de conciliation et de pacification, il
 l'eût brisé à l'instant. Ferhat ben Saïd nous serait fidèle dès lors,
 et bien des difficultés évitées pour l'avenir.

Hamouda vit échanger, au contraire, son modeste titre de kaïd par celui de hakem, équivalent à la dignité de gouverneur, qui, relevant son prestige aux yeux des indigènes, lui donna encore plus d'indépendance vis-à-vis du général commandant.

Le 2 février, le maréchal disait encore dans un rapport à Paris :

« J'ai écrit à Ferhat ben Saïd, et, dès que j'aurai pu m'entendre
 » avec lui, je lui donnerai l'investiture d'une nouvelle dignité
 » et je fixerai les limites du territoire qu'il devra administrer. Ce
 » chef a reconnu la souveraineté de la France, pendant que j'étais
 » à Constantine. Il a reçu de mes mains un caftan d'honneur et
 » l'investiture de sa dignité de chef du désert. L'établissement
 » de la souveraineté de la France sur le territoire de la province
 » de Constantine, voisin du Sahara, est donc un fait accompli. »

Telles étaient alors les bonnes dispositions du Gouvernement français en faveur de Ferhat ben Saïd. S'il avait pu attendre, il est certain qu'une situation au-dessus de ses espérances et de ses ambitions mêmes n'aurait pas tardé à être faite à ce chef indigène. Mais les circonstances allaient d'autant plus précipiter les événements qu'il ignorait nos intentions bienveillantes à son égard, et ses ennemis avaient, au contraire, intérêt à entretenir, dans son esprit, la mauvaise impression qu'il avait emportée de Constantine.

Après son coup de main sur Biskra, Ferhat, apprenant l'approche du Bey, s'était replié sur Lichana. Un goum de Ben Ganâ arriva par la route d'El-Outtaïa, au moment où Ferhat s'en allait par la route du Zab. Les Ben Ganâ reprochèrent aux gens de Biskra leur trahison. Ils étaient des traîtres, car Ferhat avait trop peu de monde avec lui pour qu'ils pussent invoquer la loi de la nécessité. On les châtierait quand le temps serait venu ; pour le moment, on les abandonnait à eux-mêmes. En effet, les Ben Ganâ emmenèrent, avec eux, presque toute la garnison de la Kasba et leur chef Ben Berbech. Il ne fallait pas laisser le temps à Ferhat d'organiser, dans le Zab, un foyer de résistance ; il fallait éviter

un second siège de Zaâtcha. Après avoir réuni des contingents du Hodna, le Bey se rabattit tout droit d'El-Outlaïa sur Tolga par le col de Khenizen. Ferhat s'enferma dans Lichana ; il avait déjà envoyé son frère, Ouznadji, chez les Oulad-Naïl, pour en ramener des secours. Le Bey vint camper près de la petite zaouïa de Sidi-Rahal, entre Fourala et El-Amri. Environ cinq cents fantassins, des Oulad-Naïl, descendant du col de Sadouri, se présentèrent dans la plaine, croyant le terrain libre, pour rejoindre Ferhat ; mais les Bou-Azid prirent les armes, se portèrent à leur rencontre et les rejetèrent dans la montagne. Ils apportèrent au Bey plus de cinquante têtes.

Le Bey, toujours dans l'idée de ne pas laisser grandir les forces dont disposait Ferhat, voulait attaquer Lichana tout de suite. Les Ben Ganâ lui conseillèrent d'attendre les Selmia et les Rahman qui étaient encore sur l'Oued-Stel, puis, au lieu d'attaquer Lichana et Zaâtcha, positions redoutables, de se jeter sur les villages du Zab-Guebli, d'un accès plus facile. Ou Ferhat abandonnerait ces oasis à elles-mêmes, et alors on punirait, par la destruction, la trahison des Chorfa, ou Ferhat viendrait à leur secours, et alors on le combattrait sur un champ de bataille, où l'on aurait bien plus de chances de victoire. Ce plan adopté, on donne rendez-vous aux Selmia et aux Rahman auprès des petites oasis de Lioua et de Sahira, qu'on ne jugeait pas capables de résistance. Les Selmia et les Rahman arrivèrent au jour convenu. Le lendemain, on commença l'attaque des deux oasis. Aussitôt que Ferhat connut les projets de ses ennemis, il sortit de Lichana avec les Ahl-ben-Ali et les Ghamra pour secourir les Chorfa. Une rencontre générale s'en suivit. Au moment où l'on allait donner le signal d'une attaque contre Sahira qui se défendait bravement, on vint dire : « Ferhat est dans Sahira ; donnez l'aman aux Chorfa, et ils vous le livreront ! » On le crut facilement, on s'expliqua même ainsi cette résistance furieuse de Sahira. Les négociations durèrent jusqu'à la nuit... C'était ce que voulait la garnison de Sahira. Aussitôt que les pourparlers avaient commencé, le Bey avait fait replier tout son monde. Cependant les premiers cavaliers revenaient de la poursuite de l'ennemi. On leur dit : « Nous tenons Ferhat, il est pris dans Sahira comme dans un piège. » Les cava-

liers répliquèrent que c'était impossible, qu'ils avaient vu Ferhat de leurs propres yeux, avec ses plus braves cavaliers, soutenir la retraite de ses goums. On leur répliqua qu'ils se trompaient. Mais, profitant de l'obscurité et du peu de vigilance des Bou-Azid, fatigués d'une si rude journée, les braves défenseurs de Sahira, se glissant à travers les jardins, s'étaient tous échappés. Ce combat de Sahira (décembre 1837) est un des plus sanglants qui aient été livrés dans les Ziban. Ferhat y perdit plus de six cents hommes, et les Ben Ganâ une centaine. Ferhat, prenant avec lui tous les troupeaux, fit comme à Zaâtcha et gagna le pays des Oulad-Naïl. Les Ben Ganâ, mettant leurs projets à exécution, ravagèrent impitoyablement toutes les oasis du Zab-Guebli. Le Zab-Dah'ari, épouvanté, fit sa soumission.

Les Ben Ganâ jugeaient leur domination bien assise dans le Sahara; mais l'orage vint d'un côté de l'horizon d'où ils croyaient n'avoir rien à craindre.

Ferhat ben Saïd avait en vain réclamé le secours des Français. Il exposa une dernière fois la triste position de ses affaires; il demanda deux ou trois bataillons seulement, se faisant fort de chasser le Bey et les Ben Ganâ du Zab. Voyant qu'on ne lui répondait que par des faux-fuyants, de vagues promesses, il se dit qu'il n'y avait rien à tirer du côté de ces Français auxquels il offrait inutilement la conquête du Sahara depuis plus de six ans. D'autre part, son ami et parent, Ben Zekri, venait de se démettre de ses fonctions de kaïd des Oulad-Abd-en-Nour, pour échapper aux intrigues qui tendaient à le perdre. Ben Zekri était l'allié de Ferhat, la tribu qu'il commandait avait été l'une des plus hostiles au Bey Ahmed; cette double raison fit amonceler des haines implacables contre ce kaïd et sa tribu, et, sous prétexte de désobéissance aux ordres du hakem Hamouda, une colonne allait razzier ce malheureux pays qui n'offrit, du reste, de résistance qu'à la dernière extrémité, en voyant tuer ses gens pour satisfaire les vieilles rancunes de ses ennemis. A cette époque, Ben Aïça, l'ancien khalifa du Bey Ahmed, avait, lui aussi, fait sa soumission, et, à courte échéance, on l'avait élevé à la dignité de khalifa du Sahel de Constantine. C'était un ennemi de plus que Ferhat voyait à nos côtés, lui qui avait déjà tant à se plaindre des inter-

médiateurs qu'il accusait, non sans raison, d'entraver ses relations avec nous. Je trouve, du reste, dans la correspondance du général Négrier, que les plaintes de Ferhat n'étaient que trop fondées :

« J'ai remarqué, disait le général, que les hommes qui sont le plus avant dans l'intimité du Hakem de Constantine, sont d'anciens serviteurs d'Ahmed Bey. Ses obsessions près de moi, pour en rappeler d'autres, sont continuelles. Ses insinuations tendent à provoquer la destitution de gens dont je n'ai eu qu'à me louer jusqu'à ce jour. Et son dessein, qu'il laisse percer malgré sa dissimulation, est de les remplacer par les créatures du Bey..... Cet homme qui devait m'éclairer, qui devait m'aider à surmonter les difficultés qui surgissent des différents intérêts qui se croisent dans le pays, ne s'est étudié qu'à élever des obstacles autour de moi et à vouloir faire de moi un instrument dans ses mains. Il a poussé l'insolence jusqu'à s'emparer de ma correspondance avec les Cheikhs. Les lettres que je leur écrivais ne leur parvenaient qu'autant qu'elles lui convenaient. Celles qu'ils m'écrivaient, il s'en saisissait, les dénaturant si elles lui déplaisaient. N'ayant devers moi aucun moyen de vérifier l'identité des cachets qui souvent sont mal empreints, il a impunément substitué des lettres, qu'il faisait rédiger selon ses vues, à celles que les Cheikhs m'écrivaient. Lorsque des envoyés des Cheikhs se présentaient chez moi, avant de se rendre près de lui, il les faisait bâtonner et chasser ensuite de la ville. Vous jugerez si cet homme pourrait porter plus loin l'insulte. »

Le général Négrier, ne voulant pas subir le concours de Hamouda et d'autres individus de son espèce, dont il croyait la coopération plus dangereuse qu'utile, demanda et obtint de quitter le commandement de Constantine et de rentrer en France. Après ces explications, on ne fera plus un crime à Ferhat de nous avoir abandonnés pour se rapprocher de l'Émir Abd-el-Kader, et, malgré cette défection plus apparente que réelle, on verra qu'au fond du cœur il nous resta attaché jusqu'à sa mort.

Abd-el-Kader avait écrit à tous les chefs de la province de Constantine, les engageant à reconnaître sa souveraineté. Déjà plusieurs des plus importants, tels que Ben Illès, Ben Abd-es-Selam Mokani, Ahmed Chérif, Ben Guendouz, nous faisaient défection. Le Cheikh Ben Akkaz, du Ferdjioua, transmettait au général Négrier la lettre personnelle que lui adressait l'Émir. Ferhat ben Saïd était trop en évidence pour être oublié. Pressé par un adversaire implacable, comme Ahmed Bey et Ben Ganâ, et forcé de reculer devant eux, voyant qu'il n'avait rien à attendre des Français, abandonné à lui-même, le malheureux Serpent du désert était indécis encore. Les circonstances lui firent prendre enfin une résolution virile. L'Émir avait exploité le traité de la Tafna, ses émissaires avaient partout répandu la nouvelle que Dieu venait de susciter, dans l'Ouest, un grand chérif pour chasser les Chrétiens et venger les Musulmans des affronts que ceux-ci leur faisaient subir, depuis quelques années ; que déjà le chérif avait forcé les Chrétiens à une paix honteuse, à le reconnaître pour sultan, à lui payer un tribut. Cet envoyé céleste, c'était El-Hadj Abd-el-Kader ben Mahi-ed-Din, auquel des signes miraculeux avaient révélé sa mission.

Ces récits, auxquels l'éloignement donnait plus de prestige, frappèrent, dit le colonel Seroka, l'imagination de Si Hacen ben Azouz (1). Il avait été élevé dans la zmaïa de Ferhat ben Saïd, et on comprend qu'à travers les imaginations de la vie aventureuse du grand chef arabe, il avait eu une éducation plus guerrière que religieuse. Il avait, du reste, dans l'aspect, quelque chose d'extraordinaire : la tête large comme celle d'un taureau, les membres énormes et hors des proportions humaines, la voix sourdement retentissante comme le rugissement du lion. A voir cette masse épaisse qui semblait faite pour l'oisiveté des zaouïa, on n'aurait jamais cru qu'il était cavalier habile et guerrier redoutable dans les combats.

(1) Hacen ben Azouz, d'une des familles les plus influentes du Sahara qui, venue de l'Ouest, était établie dans l'oasis d'El-Bordj depuis quatorze générations. C'est lui, servant de secrétaire, qui, en 1832, accompagna à Alger, auprès du duc de Rovigo, le neveu de Ferhat ben Saïd, venant nous faire des ouvertures.

Si Hacen ben Azouz, enflammé d'ambition, pensait que le règne des marabouts allait commencer; il voulut être un des premiers à s'enrôler sous les bannières de la guerre sainte. Si Hacen dépêcha secrètement un de ses serviteurs, nommé Si Snoussi, pour voir Abd-el-Kader et lui porter ses lettres. Si Hacen exposait que l'ex-Bey de Constantine commettait des injustices, pillait, tuait, faisait comme on n'en avait jamais vu; que c'était à lui, s'il était un vrai chérif, qu'il appartenait de faire cesser le règne de ce maudit. Si Hacen se représentait comme ayant beaucoup d'amis dans le Zab: « Nomme-moi ton khalifa, » et je te ferai gagner de grandes richesses! » Il traçait, étape par étape, l'itinéraire que l'armée d'Abd-el-Kader devait suivre. Abd-el-Kader répondit qu'il était heureux d'apprendre qu'il y avait de bons Musulmans dans le Zab et d'y compter déjà des amis; que, s'il plaisait à Dieu, il ne tarderait pas à y aller lui-même; qu'il pouvait l'annoncer à tout le monde. Alors Hacen eut l'adresse de se faire envoyer par Ferhat, en compagnie de son frère El-Hadj El-Bey, l'ancien prisonnier de Constantine, pour aller traiter avec l'Émir. Mais, afin de ne rien compromettre, celui-ci avait ordre de rester sur la réserve, recommandation qu'il n'exécuta que trop, puisque Hacen ne travailla que pour son propre compte. Abd-el-Kader était à Médéa. Réduit dans le moment à l'inaction, il regardait la province de Constantine comme un nouveau champ ouvert à son ambition.

L'article 3 du traité de la Tafna interdisait à l'Émir l'entrée d'aucune partie de la Régence, si ce n'est celle d'Oran, de Titeri et d'Alger. « Mais que vais-je faire autre chose dans le Zab, disait-il, que de combattre l'ancien Bey de Constantine, l'ennemi des Français. » L'historiographe de l'Émir Abd-el-Kader (1) rapporte que, pour éviter toute complication, celui-ci crut devoir informer le maréchal Valée de sa détermination de chasser Ahmed Bey des Ziban, et lui présenta cette occupation comme ordonnée par lui dans l'intérêt de la France. Il fit valoir au Gouverneur général qu'Ahmed, occupant Biskra, était un danger pour la tranquillité

(1) *Abd-el-Kader et sa vie politique*, par Alexandre Bellemare. — Paris, 1863. Ouvrage composé à l'aide des documents officiels.

de la province où il avait régné, où il comptait encore des partisans; qu'il y entretenait une agitation sourde qui, à un moment donné, pourrait nous créer des embarras sérieux ; que, le général commandant à Constantine n'ayant pu, à cause de la distance et du nombre de ses troupes, accorder à Ferhat, notre ami, l'appui qu'il demandait, c'était à lui, Abd-el-Kader, notre allié, depuis le traité de la Tafna, à nous venir en aide. L'Émir ajoutait qu'au surplus il croyait faire un acte agréable au maréchal, en rétablissant l'ordre dans le Sahara de Constantine, où assurément nous ne pouvions avoir l'intention de nous établir. Cette lettre envoyée au maréchal, Abd-el-Kader entra en action. Nous verrons bientôt s'il était sincère et si c'était réellement pour nous ou contre nous qu'il allait opérer (1). Abd-el-Kader nomma Hacen ben Azouz son khalifa dans le Zab, et il chargea un de ses plus habiles lieutenants, El-Berkani, alors à Bousaâda, d'aller installer Ben Azouz avec une colonne de 700 fantassins et 1,200 cavaliers.

El-Berkani donna l'ordre à Ferhat de venir le rejoindre avec tout ce qu'il pourrait ramasser de chameaux pour faire les transports de la colonne. Ferhat obéit. Pouvait-il faire autre chose ? Il se borna à dire à Hacen, son ex-secrétaire : « Tu es parti émissaire et tu reviens khalifa ! je t'en complimente, à condition que tu détruiras le Bey et Ben Ganâ ! » Quand le Bey apprit qu'Abd-el-Kader envoyait des troupes dans les Ziban, il ne songea plus qu'à se retirer dans le Tell. El-Berkani eut, un instant, l'intention d'aller l'attaquer ; mais Ben Azouz avait hâte de l'entraîner dans les Ziban, et ils poursuivirent leur marche sur Biskra. Il avait appris que le Bey et les Ben Ganâ avaient d'immenses bagages dans El-Kantara. Il voulait enlever ce riche butin. Mais le Bey et les Ben Ganâ avaient tout chargé sur leurs chameaux et pris la route de Batna. Quand la colonne arriva, c'était trop tard ; elle s'en vengea en razzant les malheureux villages d'El-Kantara.

Ferhat n'avait qu'une idée : poursuivre le Bey et les Ben Ganâ avec n'importe quel appui, et les faire disparaître à tout jamais de la scène politique. Mais El-Berkani ne voulait point agir sans

(1) *Abd-el-Kader et sa vie politique*, par Alexandre Bellemare. — Paris, 1863. Ouvrage composé à l'aide des documents officiels.

ordres ; il en référa à l'Émir qui lui répondit immédiatement de ne pas franchir les Ziban, par la raison qu'il aurait sans doute besoin de lui dans l'attaque qu'il projetait contre Aïn-Madhi. Cependant Berkani envoya Ferhat à Khanga-Sidi-Nadji se faire livrer deux canons que le Bey y avait laissés (1). Les Ben Ganâ et El-Hadj Ahmed étaient donc expulsés de Biskra et des Ziban, vers la fin de 1838.

El-Berkani reprit le chemin de l'Ouest, rappelé par l'Émir. Ce fut à Mcila qu'il se sépara d'Hacen ben Azouz. Il lui laissa 100 réguliers, 2 canons, des armes, des tambours, pour se former un bataillon dans le Zab.

Joué par son secrétaire Hacén qui le réduisait au second rôle, n'espérant guère sur le concours de l'Émir pour assouvir sa rancune personnelle contre le Bey et Ben Ganâ, Ferhat, avec la mobilité ordinaire de son esprit, entreprend secrètement de nouvelles relations avec les Français. Il écrit au maréchal Valée, à Alger, et au général commandant à Constantine. Mais Ferhat était épié par Si Hacén qui se méfiait. Le courrier allant à Alger est tué et la lettre rapportée à Si Hacén. L'autre émissaire, plus heureux, échappe aux gens appostés sur sa route et atteint Constantine ; mais sa lettre tombe entre les mains du comité hostile à Ferhat, qui se garde bien de la donner au général, mais la fait parvenir à Hacén, afin de perdre Ferhat auprès de l'Émir, tout en empêchant son rapprochement des Français. C'est aussi qu'à ce moment le comité en question travaillait déjà à nous faire accepter la soumission des Ben Ganâ et à les mettre en faveur. Voilà la première intrigue pour évincer Ferhat ; nous en verrons une seconde, à peu près identique, dans laquelle ce malheureux perdit la vie.

Ali Bey, fils de Ferhat ben Saïd, m'a assuré maintes fois que la lettre de son père au général fut envoyée de Constantine aux Ben Ganâ qui la transmirent à leur parent Bel Hadj, de Sidi-Okba, lequel la porta lui-même à Hacén ben Azouz. Nous cite-

(1) El-Berkani emmena ses canons devant Aïn-Madhi ; mais comme il n'avait pas de boulets de leur calibre, il en demanda à Alger, d'où on lui en envoya 400, assurent mes informateurs indigènes.

rons plus loin un document officiel donnant assez de vraisemblance à ce fait.

Le peuple arabe, qui caractérise fréquemment les événements par un dicton, a, du reste, consacré celui-ci à la situation difficile dans laquelle Ferhat se trouva à ce moment :

ضبع الميدة الفارة
ومعه ثعلب الغيـــــران
تغامزوا على صيد الغابــــــــــــة

« La hyène de Méïda-el-Gara (Hacen ben Azouz) et le renard des terriers (Bel Hadj, de Sidi-Okba) se sont fait des clignements d'yeux (pour conspirer) contre le lion des forêts (Ferhat) (1). »

Muni de ces deux preuves compromettantes de la correspondance de Ferhat avec les Chrétiens, Hacen ben Azouz les donnait à Berkani, qui les envoyait à l'Émir, lequel répondait par l'ordre d'arrêter le traître. Mais avant la réception de cette réponse, Berkani craignait tellement que, par un nouveau coup de tête, Ferhat ne se rendît directement à Constantine, qu'il le décida, à force de caresses, à l'accompagner jusqu'à Médéa. Ferhat campait là, avec sa *zmala*, hors la ville, mais il était surveillé de près. Il recevait en cadeau un cachet en or, une selle brodée, un fusil de prix, que lui apportait Bou Chareb, le lieutenant de Berkani, lequel lui annonçait que son maître, entouré des notabilités du pays, l'attendait à la mosquée de la ville pour lui remettre solennellement le burnous d'investiture de khalifa du Zab, en remplacement de Ben Azouz, reconnu ne pas être à la hauteur de cette position. Ferhat, confiant, va chez Berkani ; mais c'est au milieu de soldats réguliers qu'il se trouve. On l'arrête et on l'enchaîne, en lui reprochant sa trahison.

(1) El-Méïda-el-Gara, petite colline en face de Zaâtcha, où Ben Azouz avait passé sa jeunesse. — Bel Hadj, le renard des terriers, allusion à sa vie monastique dans les cellules de la zaouïa de Sidi-Okba. — Le lion des forêts, jeu de mots sur le nom de Saïd, prononcé Seïd, *le lion*, donné souvent à Ferhat.

Huit jours après, Ferhat était conduit auprès d'Abd-el-Kader, à Takedemt. Un prisonnier de cette valeur n'était pas facile à emmener; aussi avait-on eu la précaution de lui lier les jambes sous le ventre du mulet qui le portait, et cinquante réguliers, le fusil au poing, le surveillaient nuit et jour. Ferhat n'avait rien perdu de sa sérénité. On rapporte que, pendant cette marche pénible, il aperçut un veau tombé dans un silos. Il pria ses gardiens de faire halte et d'appeler des bergers qui se trouvaient non loin de là pour retirer l'animal. « J'ai accompli une action de bonne augure, dit-il; Dieu m'en tiendra compte, en me rendant la liberté comme à cette bête. » Ferhat, enfermé dans un cachot en compagnie de son secrétaire Ali ben Nouça, avait le bas des jambes tellement enflé et écorché par les liens qu'on lui avait mis le long de la route, qu'il ne pouvait se tenir debout. L'Émir lui envoyait journellement un médecin français pour panser ses blessures; mais la guérison était lente et les plaies suppuraient toujours. Ferhat était cependant impatient de pouvoir paraître devant l'Émir et de connaître le sort qu'il lui réservait. Cette raison et certains bruits malveillants provoquèrent une scène violente entre lui et le médecin français qu'il menaça d'étrangler, s'il reparaisait dans sa prison.

Cet incident se rattache à une circonstance assez curieuse qui mérite quelques détails. Après la paix conclue précédemment avec Abd-el-Kader, le Gouvernement français avait placé, auprès de lui, dans sa résidence de Mascara, un consul ou commissaire chargé de nos intérêts. Le titulaire de ce poste, le commandant M^{***}, devint fou, à la suite de la mort d'un fils de l'Émir, un enfant de trois ans, qui avait reçu les soins du médecin français attaché à la mission. Le commandant s'imagina que les Arabes le soupçonnaient d'avoir fait empoisonner l'enfant, et, dans cette préoccupation d'esprit, il croyait qu'on voulait l'assassiner. Ses soupçons se dirigeaient surtout contre son interprète qu'il considérait comme un espion placé auprès de lui pour épier toutes ses actions. La folie devenant furieuse, le commandant M^{***} cassa la tête de l'interprète d'un coup de pistolet et se tua lui-même immédiatement. Le médecin de la mission, qui rendit compte de l'événement et de l'émotion produite chez les indigènes, était le

docteur Warnier (1). Or Ferhat, traité quelques mois plus tard par ce docteur Warnier, n'avait pas été sans apprendre les bruits courant sur son compte, et, quelque injustes qu'ils fussent, les prédispositions de son esprit anxieux lui firent croire qu'il était aussi exposé à être empoisonné. De là sa rupture avec le médecin qui, du reste, ne dissimula jamais la rancune qu'il conservait contre lui. Ferhat se faisait appliquer des emplâtres de henné par un toubib arabe, et bientôt il était en état de comparaître devant l'Émir qui, à cet effet, avait réuni autour de lui une sorte de conseil de guerre.

Après lecture de la correspondance interceptée de Ferhat aux Français, Abd-el-Kader demanda : « Qui a écrit ces lettres ? »
 « — C'est moi, répond spontanément le secrétaire qui, profondément dévoué à Ferhat, voulait le sauver.

— Qu'on lui coupe immédiatement le poignet droit.

— Coupez-moi d'abord la tête, s'écrie Ferhat, car ces lettres, c'est moi qui les ai dictées ; mon secrétaire est innocent, il n'a fait qu'obéir à mes ordres. »

L'attitude résolue, en même temps que l'abnégation réciproque des deux coupables, impressionna tellement Abd-el-Kader qu'il laissa la vie à l'un et à l'autre, mais les renvoya en prison où nous les verrons détenus pendant près d'une année.

A peine Ferhat ben Saïd était-il arrêté, que les démarches en faveur des Ben Ganâ commençaient sérieusement à Constantine, où les membres de la coterie dont nous avons parlé, parfaitement au courant des événements, menaient habilement toute l'intrigue.

Le rapport hebdomadaire du général Galbois qui avait succédé au général Négrier, donnait, à la date du 25 août 1838, les nouvelles suivantes :

« Le hakem m'a rendu compte que Ferhat ben Saïd, connu sous le nom de Grand Serpent du désert, avait été saisi et

(1) Plus tard préfet en Algérie et sénateur.

» mis en prison par ordre d'Hadj Abd-el-Kader, pour avoir tenu
 » une correspondance avec le général Négrier en même temps
 » qu'il lui faisait, à lui-même, des offres de service. Le hakem
 » m'a en outre informé que Ben Zekri, envoyé par le maréchal
 » pour engager Ferhat à se rendre à Alger, avait été également
 » mis aux fers par l'émir, et, qu'enfin, son premier fusilier
 » (Mokahli), porteur de ses lettres pour le maréchal, était aussi
 » arrêté et emprisonné (1). Le hakem prétend que ces trois per-
 » sonnes sont encore, en ce moment, en prison chez l'Émir. »

A quelque temps de là, la candidature des Ben Ganà, pour succéder à Ferhat, était officiellement mise en ligne, ainsi que l'expose la dépêche suivante du général Galbois au maréchal :

« Constantine, 15 décembre 1838.

(Commence à relater la soumission de Ferhat au maréchal Valée, sa nomination au titre de Cheikh El-Arab, et les succès qu'il avait eus ensuite à Biskra).

» Après cet avantage, remporté par lui sur Ahmed Bey, il
 » reçut de vous, en présent, comme témoignage de satisfaction,
 » un sabre et une paire de pistolets. Depuis cette époque, ses rap-
 » ports avec le commandant de la province ont été interrom-
 » pus (2). Plus tard, El-Berkani, lieutenant d'Abd-el-Kader, ayant
 » pénétré sur le territoire de la province, Ferhat joignit ses
 » troupes aux siennes pour poursuivre le Bey. *On prétend cepen-*
 » *dant qu'à quelque temps de là il écrivit au Général comman-*
 » *dant à Constantine, pour l'informer que sa jonction avec Ber-*
 » *kani et sa soumission à l'Émir n'était qu'un jeu et qu'il restait*
 » *toujours dévoué aux Français. Cette lettre tomba entre les*

(1) Erreur, ce Mokhali avait été assassiné par les affiliés de Ben Azouz pour s'emparer des lettres qu'il portait au maréchal.

(2) Le général Négrier a exposé, dans son rapport cité plus haut, comment et par qui les correspondances étaient interceptées et interrompues.

» *mains de l'Émir, qui le fit arrêter et conduire à Takedemt, où*
 » *l'on assure qu'il est aujourd'hui prisonnier.*

» Bou Aziz ben Ganâ a été le dernier chef du désert sous
 » Ahmed ; après la prise de Constantine, il suivit la fortune de
 » son maître qui est aussi son beau-frère. Il était encore avec
 » lui, à la tête d'un grand nombre d'Arabes du désert, lorsqu'il
 » apprit, à la fois, votre arrivée à Constantine, la nouvelle
 » organisation de la province et enfin l'apparition de Ben Azouz
 » dans la Medjana, ayant avec lui des troupes destinées à s'em-
 » parer du Sahara, au nom d'Abd-el-Kader. Voyant qu'Ahmed
 » éloignait de son esprit toute pensée de paix et s'abstenait à
 » faire valoir ses folles prétentions sur la province de Constan-
 » tine, il l'abandonna, après l'avoir toutefois vivement engagé à
 » implorer le pardon de la France, et emmena avec lui ses
 » Arabes. Il s'arrêta avec ses tribus à la lisière du pays des
 » Zmoul, et lorsque je parus dans cette partie de la province,
 » à la tête de la colonne expéditionnaire, il s'empessa de m'é-
 » crire pour me demander l'aman. Je lui fis dire de se présenter
 » devant moi. Il m'envoya alors son frère, Ahmed bel Hadj, qui
 » est un des hommes les plus distingués que j'aie vus en Afrique,
 » en s'excusant de son absence sur les sollicitations de ses Arabes
 » qui demandaient à rentrer dans leur pays. Ahmed bel Hadj
 » se rendit auprès de moi pour protester du dévouement de son
 » frère à la France, dont la famille doit venir s'établir à Cons-
 » tantine. *Il me demanda le bataillon turc pour aller s'installer et*
 » *recueillir les impôts, seule marque de soumission dans ces*
 » *contrées, s'engageant en même temps à chasser Ben Azouz, à*
 » *établir partout la tranquillité, et à étendre l'autorité française*
 » *jusqu'au fond du désert.*

» Telle est, Monsieur le Maréchal, la vie politique des deux
 » Cheikhs Ferhat ben Saïd et Bou Aziz ben Ganâ, depuis que nous
 » sommes maîtres de la province de Constantine.

» Dans mon opinion et *dans celle des chefs arabes influents*, la
 » soumission de Bou Aziz est une conquête précieuse pour le
 » pays et sa tranquillité. Les indigènes pensent qu'on peut s'en
 » rapporter, avec sécurité, à la parole de ce cheikh qui appartient
 » à une des familles les plus anciennes et les plus considérées de

» la province ; son intérêt nous assure sa fidélité. Sans nous il
 » ne peut rien contre Ben Azouz ; sa famille, établie à Constan-
 » tine, nous offrira des garanties contre une trahison qui me
 » paraît impossible. Bou Aziz est un homme politique, habitué
 » à servir le gouvernement, *grand propriétaire dans la ville et*
 » *dans les environs*. Ferhat ben Saïd est, au contraire, changeant,
 » facile à séduire et à entraîner. La versatilité de sa conduite
 » envers nous en offre la preuve. Ces diverses considérations me
 » font donner la préférence à Bou Aziz sur son rival, et je viens
 » vous prier de vouloir bien le nommer Cheik El-Arab et de
 » m'envoyer le plus tôt possible sa nomination qu'il viendra
 » chercher ici avec une suite nombreuse.

» Général GALBOIS. »

On remarquera combien le haken et les chefs influents, ren-
 seignant le général, étaient exactement au courant du contenu
 des missives de Ferhat, interceptées et livrées par leurs soins à
 Abd-el-Kader. Leurs sympathies et leurs antipathies sont égale-
 ment manifestes.

Voici maintenant la dépêche annonçant au maréchal l'arrivée
 de Ben Ganâ.

« Quartier-général de Constantine, le 29 décembre 1838.

» L'ancien Cheikh El-Arab, Bou Aziz ben Ganâ, s'est enfui,
 » décidé à venir se présenter en personne à Constantine où son
 » arrivée a fait une grande sensation. Il paraît, et j'en juge
 » d'après les apparences, que c'est l'homme le plus important
 » et le plus marquant de la province. Il est accompagné du
 » kaïd de Biskra et d'une trentaine de Grands du Djerid et des
 » Sahari, qui, pour la plupart, n'étaient jamais venus à Cons-
 » tantine et qui m'ont assuré de leur soumission et de leur
 » dévouement à la France. Bou Aziz m'avait fait prévenir de son

» arrivée avant d'entrer en ville ; il aurait désiré être reçu
 » avec les honneurs qui sont dus au Cheikh El-Arab. Ce sont
 » les mêmes que ceux des khalifats. Je lui ai fait dire que
 » j'espérais qu'il serait nommé Cheikh El-Arab, mais que je
 » ne pouvais le reconnaître officiellement en cette qualité que
 » quand j'aurais sa nomination signée par vous et qu'il aurait
 » prêté serment. Toutefois, pour lui prouver le cas que je faisais
 » de sa personne, j'ai envoyé au-devant de lui mon aide-de-
 » camp le complimenter de ma part. Tous les Khalifats qui
 » étaient ici sont allés à sa rencontre, ainsi que le hakem.

• Il est venu chez moi avec eux, accompagné d'une suite nom-
 » breuse. Le kaïd Ali, qui venait d'arriver, assistait également
 » à cette réunion. Ben Hamlaoui (1) et Bou Aziz disaient que je
 » tenais toute la province de Constantine dans mon salon, puis-
 » que les grandes familles qui jouissent de la plus grande in-
 » fluence y étaient réunies. Bou Aziz m'a offert, pour gage de sa
 » fidélité, d'établir sa famille à Constantine ; il paraît approuver
 » beaucoup la nouvelle organisation de la province. Il était
 » d'usage de lui faire préparer un logement, quand il venait ren-
 » dre visite au Bey. Le hakem, qui fait les choses grandement,
 » a bien voulu le recevoir chez lui, et sa suite a été établie dans
 » une maison voisine. Je paierai la dépense.

• Je crois que, dès que Bou Aziz sera nommé Cheikh El-Arab,
 » il me demandera aussi la colonne turque (les tirailleurs de
 » Constantine) qui l'aiderait à faire rentrer une cinquantaine de
 » mille francs de contribution, qu'il verserait au Trésor français.

• J'espère que vous voudrez bien nommer Bou Aziz Cheik
 » El-Arab, et que vous me ferez parvenir sa nomination le plus
 » tôt possible. Il attendra ici votre réponse, et je regarde d'une
 » haute importance, pour la province, qu'elle lui soit favorable.

» Général GALBOIS. »

(1) Ben Hamlaoui était, quelque temps après, traduit en conseil de guerre et condamné à vingt ans de détention pour crime de haute trahison.

Afin de faire prendre patience à Bou Aziz et lui rendre le séjour agréable, le général le fit combler d'honneurs et détacha en permanence, auprès de sa personne, son secrétaire-interprète, M. Ismaël Urbain, qui avait mission de l'initier aux idées et aux vues de la France sur la réorganisation administrative de notre conquête africaine. Ces relations journalières et intimes cimentèrent l'étroite amitié qui exista, depuis, entre M. Urbain, le hakem Hammouda et les Ben Ganâ.

Le titre demandé ne tarda pas à arriver, et, le 18 janvier 1839, le général conférait officiellement la dignité et les fonctions de Cheikh El-Arab à Bou Aziz ben Ganâ, et lui confiait l'administration des diverses villes et tribus du Sud (1). Bou Aziz s'empressa de prévenir les Ziban qu'il venait d'être nommé Khalifa du Sud par les Français. Il envoya deux émissaires chargés de porter ses lettres à chaque village ; mais ces émissaires, saisis par Ben Azouz, eurent la tête tranchée. Le Cheikh El-Arab passa à Oum-el-Asnab l'hiver de 1838 à 1839. Il demandait sans cesse une colonne. On lui répondait comme à Ferhat : « Attends ! » Il eut la patience d'attendre dans une inactivité complète. Enfin, au printemps 1840, dit le colonel Seroka, Si Ahmed bel Hadj ben Ganâ fut envoyé au Gheraba pour les réunir et presser leur départ. Il les rassembla au sud des Oulad Djellal et fit commencer le mouvement ; mais comme il arriva dans les environs du Khenizen, il vit que le passage était solidement occupé par les gens de Ben Azouz. Ben Azouz avait résolu d'en finir ; chaque jour, il voyait diminuer le nombre de ses partisans. Déjà les Cheraga, travaillés activement par les intrigues des Ben Ganâ, semblaient à la veille de lui échapper. Il avait besoin d'une victoire pour rétablir ses affaires. Il écrivit à Ahmed ben Amor, khalifa de l'Émir dans le Hodna, et dans ce moment à Bousaâda, de lui envoyer tous ses goums disponibles. Ahmed ben Amor lui répondit qu'il faisait partir 800 chevaux. C'est comptant sur ce renfort que Hacén ben Azouz voulut barrer le passage aux Gheraba.

Cependant les Ben Ganâ, partant de la zmala qui était établie

(1) L'arrêté de nomination du maréchal était daté du 14 janv. 1839.

à Glet-Hammam avec 300 chevaux, se portèrent à la découverte du côté de Khenizen. Ils furent rejoints par un piéton qui apportait une lettre de Si Ahmed bel Hadj qui les avertissait que, le col de Khenizen étant occupé par Si Hacem, il se rabattait avec les Gheraba vers la gauche, afin de passer les cols de Sfa et de Naâm. Les Ben Ganâ s'y portèrent en toute hâte, et la jonction s'opéra. Le soir même, tous les Gheraba étaient campés à Manzouchia. Pendant la nuit, on envoya quatre cavaliers en reconnaissance du côté de Khenizen. Ils rencontrèrent quelques Sahari qui se sauvaient. Voici ce qui était arrivé. Des Sahari, restés en arrière, avaient cherché à rejoindre le goum des Ben Ganâ ; ils suivirent les traces qui conduisaient au Khenizen ; ils ne s'aperçurent pas que le goum avait changé de direction vers l'ouest. Ils continuèrent donc à pousser en avant, et tombèrent au milieu d'une avant-garde que Ben Azouz avait jetée dans la plaine. Presque tous furent tués, à l'exception de deux ou trois qui, abandonnant leurs chevaux, s'étaient sauvés dans les ravins qui bordent le pied des montagnes. Les espions rapportèrent la nouvelle que Si Hacem ben Azouz, furieux d'avoir vu lui échapper les Gheraba, tenterait une action, le lendemain.

Au matin, le Cheik El-Arab se mit en route avec les Nedjana. Si Mohammed Bou Aziz et Si Khaled restèrent avec le goum de la Zmala et des Sahari protégeant la retraite. A ce moment, on aperçut une grande poussière à l'ouest, le long des montagnes. C'étaient les 800 chevaux des Oulad-Mahdi, des Souama, qu'Ahmed ben Ahmar envoyait au secours du Kalifa du Zab ; ils razièrent, en passant, les moutons des Rahman qui étaient restés en arrière, et ils se réunirent à Ben Azouz au défilé de Khenizen. Une heure après, on vit s'avancer une masse énorme, drapeaux en tête. Les Ben Ganâ se hâtèrent de prendre une position de combat.

L'oued Salson, qui débouche du fond du Rokba à l'ouest, coule le long de la chaîne qui borne, au nord, la plaine d'El-Outtaïa ; il recueille les eaux que lui amènent de ces montagnes une multitude de ravins. Afin de rallier la zmala du Cheikh El-Arab, les Gheraba devaient gagner, à l'est, le ravin de Djouchin, qui vient se jeter dans le Salson, presque en face de Glet-Ham-

mam. N'ayant pas le temps d'atteindre ce passage assez facile, il fut décidé qu'on ferait tête au pied du défilé de Chaïba, plus loin et moins accessible que le Djouchin, mais qui pourrait encore servir de ligne de retraite, si on était battu.

Voici quelles étaient les forces des Ben Ganà :

Les Bou Aziz, les Rahman, 900 fantassins et	800 chevaux
Les Selmia,	150 —
Les Sahari,	200 —
Les Zmala,	60 —

C'étaient donc en tout 900 fantassins et 1,210 chevaux environ.

Le reste des Sahari, dans d'assez mauvaises dispositions, étaient dispersés à Bitam Medoukal, etc. Quelques douars, même perchés au-dessus des crêtes du Chaïba, venaient se poser en spectateurs de la lutte qui allait se passer à leurs pieds.

Les tentes des Gheraba durent se masser entre le lit du Salson et les premières tentes du Chaïba; les fantassins bordaient les berges, formant l'aile droite, appuyés ainsi aux montagnes, au centre les cavaliers des Gheraba... après la zmala, et, enfin, on avait rejeté tout à fait à l'aile gauche les Sahari, dont on n'était pas sûr.

Ce fut Si Mohammed ben Bou Aziz qui prit toutes les dispositions. Quant au Cheikh El-Arab, avec quelques-uns de ses serviteurs, il était occupé à faire dresser les tentes des Gheraba, arrêter les chameaux.... Les Gheraba impressionnés ne cherchaient qu'à se jeter dans les gorges. Les Ben Ganà savaient qu'en faisant camper les tribus, les hommes se battraient avec toute l'opiniâtreté de gens qui ont à défendre non seulement leurs biens, mais leurs femmes et leurs enfants. Les Ben Ganà se répartirent dans les différents goums, afin d'encourager les braves et d'intimider les indécis et les traîtres. Si Mohammed ben Bou Aziz prit le commandement des Selmia, et Rahman Si Mohammed Seghir et Si Khaled le commandement de la zmala et des Sahari.

Si Hacen ben Azouz avait avec lui :

Son bataillon de réguliers : 500 hommes, dont 100 réguliers d'Abd-el-Kader, le reste assez mal recruté dans le Zab ;

Les Oulad Mahdi, Souama, 800 chevaux ;

Les Cheraga, 800 fantassins et 200 chevaux ; c'est-à-dire un total de 1,300 fantassins et 1,000 chevaux.

Mais Si Hacen ne pouvait guère compter sur les Cheraga, travaillés de longue main par les Ben Ganâ, et sur les goums du Hodna, qui étaient plus disposés à piller qu'à se battre. Aussi le frère du cheikh de Sidi Okba voulait le dissuader de combattre ; mais Si Hacen, nous l'avons dit, sentait que tout lui échappait, qu'il avait besoin d'un succès, que, pour l'obtenir, il fallait courir des chances.

L. Charles FÉRAUD.

(A suivre.)

Pour tous les articles non signés :

Le Président,

H.-D. DE GRAMMONT.